

JULIET
SCHLUNKE

Rosenthal, une enfance australienne

*Je n'aurais pas pu écrire ce livre sans
les recherches de mon frère David,
la patience de mon mari Roger,
la collaboration précieuse de Colette
et l'aide généreuse des bibliothécaires
de Cabrières d'Aigues,
Dominique et Nadine.*

« Les Salter vivaient dans une grande maison campagnarde — datant d'à peu près 70 ans — et les murs étaient si bien dressés et enduits qu'on ne pouvait pas imaginer qu'elle eut été construite en pisé. On s'en rendait compte au moment d'en franchir une ouverture, car les murs avaient une épaisseur de plus de 50 cm. La maison était ceinte d'un grand jardin ; des parois d'arbres et de rosiers grimpants s'étaient tissées dans la clôture, la poussant dans tous les sens ; puis il y avait des massifs d'arbustes différents, des pelouses vertes qui s'étalaient jusqu'à la maison. Il n'y avait rien de très ordonné ou de bien taillé, c'était un jardin qui se débrouillait presque tout seul, mais il cadrait admirablement avec la bâtisse. De larges galeries couraient autour de la maison, elle-même étant reliée à la terre par de nombreuses glycines et autres plantes grimpantes ; quand on y entrait par une journée de grosse chaleur et que l'on regardait vers l'extérieur, la fraîcheur et la verdure donnaient l'impression de se trouver dans une grotte sous-marine. »

Eric Otto Schlunke
"Une Maison à la Campagne"

The Salters lived in a big country homestead – about seventy years old, I should say – built of pisé, but so neatly plastered over that, until you went through a doorway and noticed that the walls were two feet thick, you had no notion what it was made of. It was surrounded by a large garden; a wall of trees and creeping roses had grown into the fence, pushing it this way and that; then there were beds and shrubs of various kinds, and between these and the house stretched wide green lawns. Nothing was ever very neat and clipped; it was a garden that more or less looked after itself, but it belonged most admirably. Wide verandahs ran all round the house and it was fastened permanently to the earth by so many wistarias and other creeping vines that when you went inside on a hot day and looked out of a window, what with the amazing coolness and the green, you had an impression of being in a sea-cave opening under the water.

Eric Otto Schlunke
"À House in the Country"

I

Au commencement, il y avait le jardin. Le gazon d'abord, le plus près de moi, un petit miracle, toujours vert, même en plein été. L'herbe fraîche où je me roulais en criant de joie sous le jet d'eau du tuyau d'arrosage que tenait mon père pour me rafraîchir.

Je découvrais alors la longue rangée d'arums. J'aimais en caresser les fleurs et sentir cette texture douce, ferme et cireuse. Elles me paraissaient presque animales avec leurs longues étamines couvertes de pollen. J'étais petite et elles me semblaient énormes. À côté il y avait des plates-bandes de gazanias, de marguerites et de soucis.



Mes parents, Eric et Olga, adoraient les oiseaux. Au centre du gazon, mon père avait fabriqué une baignoire avec un récipient concave récupéré sur une charrue à disques. Il l'avait astucieusement monté sur une colonne de pierres maçonnées. Le succès fut immédiat à voir le nombre de volatiles qui se pressaient pour l'utiliser. Il en fabriqua encore trois qu'il dissémina dans d'autres coins du jardin.

Eric at Peter's fence.



Ma mère avait planté beaucoup d'arbustes et arbres indigènes dans son jardin. À l'entrée du jardin, deux gommiers « Ironbark » montaient la garde. Ils avaient une écorce noire et rêche et leurs feuilles étaient d'un vert bleuâtre. Ils donnaient d'exquises fleurs parfumées au printemps ; on aurait dit des yeux de miel entourés par de longs cils d'un rose carmin. Derrière les plates-bandes, elle avait placé des arbustes « Rince-bouteille » qui donnaient des fleurs rouges en forme de brosses cylindriques (*Callistemon*), des « Tea-trees » (*Leptospermum*) et des Grevilleas (*Grevillea rosmarinifolia*).

Pour faire une haie entre le jardin et la petite route en terre, on avait planté des bambous. Très tôt, ils avaient échappé à tout contrôle et s'étaient transformés en une jungle impénétrable. Il m'était strictement interdit d'y mettre les pieds, car, me disait-on, cet endroit grouillait de serpents venimeux.

Devant cette haie de bambous se dressait un énorme et vieux palmier dattier. Il formait comme une ombrelle sur la petite cour pavée de pierres où mes parents avaient créé un bassin

entouré de frondes délicates de toutes sortes de fougères. Il y faisait humide et frais et j'y passais beaucoup de temps accroupie, fascinée par les mouvements des poissons rouges.

À côté du bassin commençait le domaine des rosiers, de grands buissons qui donnaient le nom de « Rosenthal » à la propriété. Je prenais un grand plaisir à frotter mon nez sur le visage des fleurs et à respirer leurs senteurs de poivre, d'épices, de miel ou de citron. C'était fascinant de suivre l'évolution des boutons qui s'ouvraient peu à peu. Déployant des pétales soyeux, ils s'étiraient et s'ouvraient langoureusement. Je les trouvais d'une perfection miraculeuse.



Notre maison datait de la fin du 19^e siècle, solidement bâtie en adobe, un mélange de terre et de paille. Ses murs faisaient plus de quarante centimètres d'épaisseur, créant une excellente isolation. Rosenthal avait son pendant à cinquante mètres environ ; cette autre maison était déjà vide quand je suis venue au monde. Elle s'appelait « Hopevale » ; c'était là qu'avaient habité mes grands-parents paternels avec leur famille. Quand Eric a épousé Olga, ils ont pris possession de la maison avoisinante, Rosenthal, qui était un peu plus récente et construite sur le même modèle. Les trois façades principales de chaque maison



Other house.

étaient entourées par des terrasses couvertes. On les appelait des « verandahs ». De grands perrons centraux donnaient accès aux jardins.

Ma mère aimait beaucoup les fuchsias. Elle en avait planté de grands buissons dans deux énormes bidons d'essence recyclés en pots. Ils étaient placés de chaque côté de la porte d'entrée sur la verandah.

J'avais une préférence pour ces fleurs et leurs boutons que je pressais entre le pouce et l'index ; ils éclataient en émettant un petit « pop » joyeux. J'aimais aussi les roses pompon qui couvraient la partie droite de la verandah et qui fleurissaient en abondance au mois d'octobre. J'en arrachais les pétales par poignées pour les lancer et les voir retomber comme une averse de petits flocons crème. Le toit de notre terrasse s'appuyait sur des poteaux en bois embrassés par des plantes grimpantes qui finissaient par se rejoindre. Une vieille vigne étreignait toute la partie gauche de la maison, nous offrant des grappes de raisins blancs sucrés et pulpeux. Sur le côté droit, une bignone se mêlait au rosier pompon entrelacé d'une glycine. Cela faisait l'effet d'entrer

dans une immense tente verte et fraîche, très agréable en été.

Il y avait dans la verandah un vieux canapé et quelques chaises en rotin où l'on s'asseyait pour se détendre ou prendre le thé. On en profitait surtout au printemps quand il ne faisait pas encore trop chaud et quand le jardin était à son apogée.

Nous étions fiers de notre jardin et on y prenait beaucoup de photographies, surtout quand nous recevions des visiteurs. Le plus souvent nous nous installions sur les marches du perron qui étaient assez larges pour y placer tous les cousins, oncles, tantes ou amis de passage. Je n'aimais pas ces séances de pose, car il fallait rester sans bouger avec le soleil en face ; les gamins grimaçaient et plissaient les yeux.

Ma mère par contre était toujours radieusement belle. Mon père aussi était très photogénique, mince et élégant, sa pipe à la main. Il portait des lunettes à monture d'écaille, ses cheveux bruns étaient relevés de son grand front et lissés en arrière. Son nez était long et droit et sa moustache bien taillée.

Quand j'étais petite, j'aimais beaucoup les câlins de ma mère parce qu'elle sentait bon le parfum. Elle était si belle avec sa peau lisse et mate, ses yeux verts, ses cheveux courts et ondulés, d'un brun presque noir. Elle avait une silhouette voluptueuse, des seins plantureux et un corps solide sur de longues et belles jambes bien galbées, aux chevilles fines. Je la trouvais ravissante habillée « en ville », avec ses collants soyeux, ses chaussures à talons hauts, son collier de perles et ses boucles d'oreilles assorties, et ses lèvres peintes d'un rouge ardent. Son sourire révélait des dents parfaites. Pendant qu'elle faisait sa toilette, je l'observais avec admiration. Je fouillais dans son armoire, dans ses boîtes de foulards de soie qui sentaient son parfum. Ses petits coffrets de bijoux me fascinaient. Je ne me lassais pas de les sortir tous pour les étaler sur la moquette. Après, je les remettais soigneusement en place.

Le meilleur moment, c'était les soirs de bain en hiver. Quand j'avais fini de me savonner et de me rincer dans la baignoire, je criais très fort : « serviette chaude ! » Mon père apparais-

sait avec ma grande serviette qu'il avait laissé chauffer sur le garde-feu. Il me sortait de l'eau et m'enveloppait dans ce grand voile doux et chaud, me frictionnait vigoureusement et m'emportait dans ses bras jusque devant l'âtre pour m'aider à enfiler mon pyjama. Ensuite, il me prenait sur ses genoux. J'appuyais ma tête contre son épaule et, à l'abri de ses bras, j'écoutais mon conte du soir. C'était parfois les frères Grimm, ou Hans Christian Andersen ou encore un écrivain australien, Norman Lindsay. Ce dernier relatait les aventures dans la brousse d'Albert, un pudding magique qui se déplaçait sur des pattes. Quand on coupait une tranche de ce délicieux pudding, celui-ci avait le don de se reconstituer et de redevenir entier, ce qui en faisait un butin très convoité. Albert et son propriétaire, Bunyip Bluegum, un ours koala, étaient poursuivis en permanence par deux vilains, Watkin Wombat et Possum, qui voulaient à tout prix s'emparer d'Albert. Le livre était joliment illustré par l'auteur et c'était de loin mon favori.

Parfois je surprénais mes parents en train de s'enlacer amoureusement. Alors je me précipi-

tais vers eux en criant « moi aussi, moi aussi! »
Je me creusais une petite niche entre eux et
devenais ainsi une partie de leur étreinte.



Olga.

Eric and kelpie.

